

Rodrigo Fresán

La part rêvée



ROMAN
SEUIL

LA PART RÊVÉE

Du même auteur

L'Homme du bord extérieur

Autrement, 1999

repris sous le titre

Histoire argentine

Seuil, 2012

Esperanto

Gallimard, 1999

Les Jardins de Kensington

Seuil, 2004

et « Points », n° P2767

Mantra

Passage du Nord-Ouest, 2006

et « Points », n° P3218

La Vitesse des choses

Passage du Nord-Ouest, 2008

Vies de saints

Passage du Nord-Ouest, 2010

Le Fond du ciel

Seuil, 2010

La Part inventée

Seuil, 2017

RODRIGO FRESÁN

LA PART RÊVÉE

r o m a n

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)
PAR ISABELLE GUGNON

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Téssier, Paris XIX^e

Conception de la couverture : Daniel Fresán

Titre original : *La parte soñada*

Éditeur original : Penguin Random House Grupo Editorial

ISBN original : 978-84-397-3118-4

© Rodrigo Fresán, 2017

Cette traduction est publiée en accord
avec Casanovas & Lynch Literary Agency S.L.

ISBN 978-2-02-138098-9

© Éditions du Seuil, janvier 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Ana et Daniel :
rêves devenus réalité
réalité devenue rêves*

Qu'est-ce qu'un rêve ?

VLADIMIR NABOKOV, *Ada ou l'Ardeur*

Le relief de tant de merveilleux moments appréhendés simultanément.

KURT VONNEGUT, *Abattoir 5*

À chaque homme il est donné, par le rêve, une petite éternité personnelle qui lui permet de voir son proche passé et son proche avenir [...] Tout cela, le rêveur le voit d'un seul coup d'œil, comme Dieu, depuis sa vaste éternité, voit tout le processus cosmique.

JORGE LUIS BORGES, « Le cauchemar »

Les choses ne sont inévitables que dans les rêves ; dans le monde éveillé, il n'est rien qui ne puisse être évité... [...] Disons que le présent est l'endroit où on vit alors que le passé est l'endroit où on rêve.

JOHN BANVILLE, *The Blue Guitar* et *Time Pieces*

Quelqu'un a parlé et je suis parti dans un rêve.

JOHN LENNON & PAUL MCCARTNEY, « A Day in the Life »

Soudain tout devint noir. Et cette époque disparut à jamais.

DENIS JOHNSON, *Rêves de train*

Oui, je vais vous dire un mystère : nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés. En un instant, en un clin d'œil [...]

NOUVEAU TESTAMENT, Paul,
Première épître aux Corinthiens 15, 51-52

Quand la nuit unit le voyant et la vue

VLADIMIR NABOKOV, *Feu pâle*

I

CETTE NUIT-LÀ

(NOTES DE BAS DE PAGE POUR UNE ENCYCLOPÉDIE
DE MARCHEURS ENDORMIS)

Tout ce que nous voyons ou paraissions n'est-il donc qu'un rêve dans un rêve ?

EDGAR ALLAN POE, « Un rêve dans un rêve »

Je fais des rêves d'une telle densité que j'aimerais pouvoir les transposer dans ma fiction.

JOHN CHEEVER, *Journals*

Ce n'est là qu'un rêve, un rêve tout entier, qui ne mène à rien et laisse le rêveur là où il s'est couché ; mais j'aimerais que vous sachiez que c'est vous qui me l'avez inspiré.

CHARLES DICKENS, *Un conte de deux villes*

Je crois que nous rêvons pour ne pas être si longtemps séparés. Être dans les rêves des autres nous permet d'être tout le temps ensemble.

A.A. MILNE, *Winnie l'Ourson*

Tous les hommes rêvent, mais pas de la même façon.

T.E. LAWRENCE, *Les Sept Piliers de la sagesse : Un triomphe*

Les rêves sont des jouets.

WILLIAM SHAKESPEARE, *Le Conte d'hiver*

Le rêve est, ici, le corps du texte.

Voilà.

Le corps : au repos et endormi, mais pourtant toujours en alerte.

Le texte, dans la plus suspendue des animations, ouvre les yeux quand on ouvre le livre, dès qu'on le lit, comme si en y entrant on allumait une lampe pour que la lumière sorte. En *shhh*ilense. Sans faire plus de bruit qu'un *ahaaa* onomatopéique et contagieux prononcé la bouche ouverte, en tendant par instants les bras jusqu'à ce que les os craquent.

Et il ne se passe rien d'autre à l'extérieur tandis que la procession gagne l'intérieur, phrase après phrase, en priant.

C'est pourquoi, invariablement, après avoir lu à voix haute pendant des siècles, on a compris qu'il valait mieux lire sans émettre aucun son : bouger à peine les lèvres pour laisser tout au plus l'air s'échapper entre nos dents. Avec cette expression mêlée de dévotion et de crainte qu'on prend pour contempler dans l'ombre un être cher endormi, lumineux et illuminant. Ce n'est qu'alors qu'on admet, pleinement conscients au sein de notre obscurité, que celui qu'on aime ne sera jamais tout à fait clair, connu, lisible et compréhensible à nos yeux.

Quand quelqu'un dort, il est à la fois un mystère et tel qu'il est *pour de vrai*. Sans les poses sophistiquées et artificieuses qu'il affiche éveillé, si attentif à la façon dont on le perçoit.

Quand il dort, en revanche, il présente peu de variantes : à plat ventre ou sur le dos, couché sur le flanc ou en position fœtale contractée, comme lorsqu'on flotte dans cette coquille qu'est la mère et qu'on rêve, à la manière d'Hamlet, de devenir le « roi d'un espace infini » où les cauchemars n'ont pas leur place. Il est facile de le percevoir, ce corps, et cependant, malgré sa simplicité trompeuse, alors qu'on

pourrait le réciter par cœur à la manière des vers calibrés d'un poème, encore une fois on ne le comprendra jamais entièrement. Comme c'est le cas pour et dans de nombreux poèmes.

Et ses possibles sens et interprétations sont les notes à ses pieds. Les notes écrites en caractères plus petits, la clause secrète et définitive. En dessous ou au fond du lit. Les pieds gardent et cherchent la chaleur et la compagnie d'autres pieds. Ou au moins de la poche d'eau chaude qui a l'aspect d'une prothèse organique et la consistance d'un mollusque, là, dans les profondeurs de la couche garnie d'une couverture bleu marine. Les pieds qui suivent le rythme somnambule d'une chanson entonnée endormie, bercée par ses propres soins. Une de ces berceuses qui se réveillent changées en mauvaises coucheuses à mesure qu'elles grandissent et, pour finir, rêvent non pas d'angelots, mais de leur inexistence de plus en plus évidente en attendant de pouvoir se rythmer et se rêver comme une marche funèbre. Elles rêvent des battements d'ailes bleutés de blues psalmodiés debout, près d'un corps allongé, juste là, sur le matelas d'un cercueil, et qui repose en paix, suppose-t-on.

Et – *aaaaah ah-ah-áh ah-ah-áh áh-ah-aaaaah aaaaah aaaaah aaaaah ah-ah-áh aaaaaah* – quelqu'un a parlé et il est parti dans un rêve, en chantant, une nuit dans la vie, «A Day in the Life», dans le langage des rêves qui est celui du temps tout entier, de tous les temps en même temps. Les phrases libres, le présent ; celles entre guillemets, le passé ; celles entre parenthèses, le futur.

Mais toutes racontent déjà.

«Racontez un rêve, perdez un lecteur», a dit quelqu'un.

Qui a dit ça et qui a chanté cette idée de partir dans un rêve ?

Que faisaient ces gens ? Avaient-ils un problème personnel lié à l'acte de rêver, un traumatisme cauchemardesque, un désir jamais réalisé ?

En vertu de quelle autorité quelqu'un a-t-il gravé ce genre d'incontestable maxime ou entonné ce soupir symphonique et flottant ?

Qu'importe ?

Parce que lui, ah, maintenant – de nouveau, c'est devenu une habitude –, est prêt à perdre plusieurs lecteurs, beaucoup, peut-être tous.

Il va leur raconter un rêve.

Heureusement, il n'est pas écrivain.

Ou plutôt : il n'est plus écrivain, ce qui revient à peu près au même. C'est un *excrivain*.

Être un *excrivain*, ce n'est pas seulement ne plus être, mais c'est en quelque sorte n'avoir jamais été : contrairement à toute autre activité où le travail accompli perdure, cesser d'écrire équivaut à perdre sa condition, sa race et son espèce et aussi un pouvoir pas forcément super. Restent les livres, l'œuvre, certes. Mais ils sont derrière, chaque fois plus éloignés de sa propre vie, comme s'ils étaient déjà impersonnels. Car si le mystérieux mécanisme ne se reproduit pas cycliquement *dans l'instant* (au moment le plus intime et le plus indescriptible du métier, dans l'acte même d'écrire), tous les écrits du passé se mettent à nier leur auteur. À changer de trottoir quand ils le voient s'approcher, parlant seul et décrivant des « s » flous alors qu'il devrait faire des « z » hallucinogènes. À l'ignorer comme on ignore un de ces parents gênants qui surgissent aux fêtes de leurs enfants pour boire et danser à grands cris. À prendre la tangente et à refuser de le saluer ou de l'aider à se relever quand il trébuche, glisse et tombe. Ce qui arrive de plus en plus souvent : les *excrivains* – de même que les vieillards ; lui est *excrivain* et il se sent vraiment vieux – trébuchent, glissent et tombent au moindre obstacle ou devant la même pierre. Peu de choses sont aussi fragiles qu'une personne privée de mots dont l'écriture occasionnelle semble toujours issue du séisme personnel de la griffe atrophiée qui a un jour été une main souple aux gestes harmonieux ou violents, semblable à celle d'un chef d'orchestre.

C'est fini.

Maintenant, le pouce impérial est toujours pointé vers le bas, incapable de soutenir ne serait-ce que le poids d'une plume gorgée d'encre.

Depuis quelque temps – très longtemps car sa vieillesse s'est révélée beaucoup plus longue que son enfance, sa jeunesse et sa maturité réunies –, tous les événements se précipitent. Et lui avec eux ; il se laisse presque tomber, libre mais prisonnier de la gravité du moment. Avec l'espoir secret, le désir de peut-être ne plus devoir se relever, et la consolation de se résigner à demeurer là en bas, blessé.

Mais le sort (bon ou mauvais) veut qu'il soit obligé de prendre appui contre un mur (bien qu'il ne cherche aucune forme d'assistance en particulier) comme il s'est un jour appuyé sur une page ou un écran blancs.

Et voilà «Once more unto the breach, dear friends, once more» et «Lasciate ogni speranza voi ch'entrate»: les mêmes éternelles citations faisant office de אבדא אבדא (l'abracadabra qui signifie «Je crée comme je parle») ou de بابا علي (qu'on prononce pour ouvrir la porte de la caverne aux trésors volés ou du corps à ressusciter pour lequel tant de gens ont commis des vols en son nom).

Il est donc toujours là, inconnu de tous, mais bien droit, avec toutes ces notes à ses pieds.

Des notes qui ont grimpé des tréfonds de la page, comme si elle était le rêvé Wonderland, et se sont insérées dans le corps du texte, indistinctes mais ne refusant jamais d'être détournées vers cette autre voix qui est la sienne. Une voix accélérée, particulière et messianique, quand il a imaginé de concilier la fin de son monde avec la fin du monde de tous, tapée sur un clavier depuis le ventre d'un apocalyptique accélérateur de particules suisse. Une voix qui ressemble au clickety-clack claquant mais infatigable d'une *American Typewriter* dans un paysage de plus en plus uniforme, docile, sans empreintes, digital, qui prie toujours San Serif. Elle saute des paragraphes entiers lorsque la pente devient trop difficile à descendre, du haut de la page jusqu'en bas, zigzaguant de gauche à droite. Une typographie que beaucoup ont eu un jour du mal à lire (et dont ils se sont vraiment plaints alors que ça ne les dérangeait pas de passer leur vie à lire de petits caractères sur de petits écrans), cette bonne vieille police qu'il a toujours aimé utiliser, d'abord sur une machine acoustique, puis électrique¹.

1. Une note de bas de page comme celle-ci, ici même, mais pas pour longtemps. Une note qui sera la seule à être placée aussi bas sur la page. Et qui s'apprête à sauter – crochets, cordes et bougies semblables à des draps et des astérisques ornant l'étendard – en criant : «À l'abordage!» Une note qui se prend les pieds dans les lacets de ses phrases et trébuche, donne l'impression de tomber mais garde l'équilibre, suivie avec enthousiasme et obéissance par tous les titres et les noms de ses compagnes cachées, passagères clandestines, fouineuses, hors de propos, désorientées. Des notes encyclopédiques, générales, télégraphiques et énumératives qui se coulent dans des clins d'œil intimes impossibles à transmettre, ce genre de choses. Alors il se rappelle que dans son enfance il y avait ce livre intitulé *The Book of Lists* (dans la bibliothèque de ses grands-parents findemondistes avec qui il passait l'été, édité par l'auteur de best-sellers Irving Wallace et ses enfants), qui se résumait à une énumération classée par catégories absurdes («Les cinq rêves prophétiques les plus connus» ou «Les cinq insomnies les plus célèbres») et dont le charme principal consistait

Des notes semblables à des plantes qui s'enroulent autour de lui et l'enveloppent. Des notes qui permettent de faire plusieurs choses : les piétiner, les ramasser, les laisser éparpillées sous la pluie pour que l'eau les entraîne dans les égouts, là en bas, ou qu'elles germent – multiplication des restes – et deviennent des notes de bas de page s'élevant vers le haut.

Des notes si basses qu'on les foule et qu'elles font perdre encore plus de lecteurs que les rêves et plus d'auditeurs – écouter, c'est lire avec ses oreilles – que les discours. Elles constituent ici une partie du problème, représentent ce qui a mal tourné alors qu'on cherchait à profiter raisonnablement et au mieux du temps des hommes. Y compris le temps écoulé pendant qu'ils rêvaient.

Et il est sûr que ce qui a fini par se produire était monstrueux.

Rien de très scientifique, mais néanmoins une conséquence directe de l'expérimentation.

Des expériences qui ont mal tourné.

Des rêves qui – affirment les spécialistes du sujet dans des interviews ou des documentaires, en adoptant les expressions des enfants quand ils mentent – ne sont que des réactions électrochimiques. De petites rafales d'énergie qui sautent de cellule en cellule. De vagues stimuli auxquels personne ne croit vraiment. Personne ne sait trop d'où ils viennent, où ils vont et à quoi servent les rêves. On pourrait

à pouvoir picorer çà et là une ou deux listes. On ouvrait le volume au hasard, puis on le refermait, persuadé qu'on avait fait une découverte à partir de rien (n'oublions pas que l'ouvrage contenait également des compilations de listes plus ou moins longues de positions sexuelles et de palmarès d'amants, de quoi écarquiller et humidifier les yeux de l'enfant qu'il était et restera à jamais), comme une version primitive à traction à encre du flottement sur Internet. Une fausse sensation autosuggérée de victoire et de travail requérant un minimum d'efforts. À présent, bien des années plus tard, ces notes de bas de page sont en réalité à genoux, vaincues, accumulations de données et de listes de « choses » à écrire qui, s'il continue *ainsi* et que leur feu pâlit davantage, ne seront jamais couchées sur le papier. Des notes de ce qu'on oublie à l'instant même où on se les rappelle ou lorsqu'on se rappelle ce qu'on va oublier. Les notes en phase terminale de celui qui ne raconte plus rien et n'a plus rien à raconter. Ni contes ni comptage de moutons, ni terriers de lapins ni miroirs à traverser dans l'insomnie et sombre nuit de l'âme. Au fond de son lit, tel un bateau allant à la dérive, sans étoiles dans le ciel (se concentrer particulièrement sur celle-ci, la deuxième à droite) pour retrouver sa route, sa raison et son destin. *Last Footnotes of the World* qui se diffusent; d'autres détails sordides par la suite. (*Note de l'auteur.*)

déclarer – avec la même force de persuasion – que les rêves sont en fait les pensées des anges gardiens. Et personne n’y trouverait rien à redire ; car si les rêves existent, pourquoi les anges qui les rêvent n’existeraient-ils pas ? Des séries de rêves pareilles à des particules accélérées où rien n’atteint le sommet, mais où il tombe quand même une sorte de pluie drue et lourde des hauteurs ; alors il ferme son parapluie pour se mouiller, sans penser à rien en particulier, ou il déploie une stratégie bien particulière ou cherche une porte de sortie. Des rêves qu’on fait comme si on les écrivait sous la dictée de quelqu’un et où aucune grande connexion ne s’établit, on ne pense pas que tout ce qui s’y passe devra subir ensuite une inspection ou que les cartes qu’on a en main (les rêves envisagés comme les arcanes du Tarot ou une de ces nombreuses méthodes enthousiastes et optimistes auxquelles on croit quand il s’agit d’interpréter quelque chose) nous seront utiles, à moins qu’elles ne proviennent d’un autre monde.

Les rêves comme preuve irréfutable qu’il existe une vie nocturne, que pendant la nuit, dans la nuit, pour la nuit et avec la nuit on est plus vivant, plus éveillé, plus alerte que jamais.

Ça suffit.

Mieux vaut s’arrêter là avant que vous ne vous endormiez.

C’est parti.

Venez et rêvez.

Lorsqu’il n’a plus rien eu à vendre, il s’est dépossédé de ce dont il ne faut jamais se séparer : les rêves.

Ses rêves.

Bien entendu, cette idée ne l’enthousiasmait guère.

Rien ne le perturbait davantage que vendre les yeux ouverts ce qu’on accomplit les yeux fermés. Quelque chose qu’on est le seul à voir et dont la description ou la recreation sera toujours partielle, imparfaite, impossible à transmettre à autrui. Le souvenir du souvenir d’un souvenir. Le portrait le plus fidèle du vent, alors qu’on sait que c’est ni plus ni moins ce qu’il transporte qui lui confère une hauteur, un profil et une forme. Tout ce que le vent suspend dans les airs, comme s’il s’agissait de lettres à classer jetées sur la terre ferme, et fermement on se prépare, on vise, on fait feu et on tire sur

l'obscur cible mobile. Tout est là, en suspension dans un vent qui n'a pas le bruit du vent mais celui du vent dans les films. Ou, plus proches, les rêves comme un film que nous n'avons vu (« Je l'ai déjà vu, mais je ne m'en souviens plus ! » s'exclame-t-on) que l'espace de quelques minutes, flottant dans l'éther d'une chaîne de TV à minuit, à une époque où il était impossible d'avoir des renseignements immédiats sur les programmes car on ne disposait d'aucune commande à distance, on ne pouvait pas figer l'image ni faire reculer ou avancer ce qui défilait sur des écrans cubiques et non plats. Ou, enfin, les rêves comme une chanson déjà commencée qu'on entend à la radio, dont on ne connaît ni le titre ni l'interprète, mais juste le refrain, suspendu à nos oreilles, qui s'évanouit peu à peu pour finir par osciller tout au long de la journée, jusqu'à ce qu'il n'en subsiste que quelques vers et des notes isolées. D'autres détails sur les rêves, les films et les chansons par la suite, à condition que, plus tard, il n'ait pas oublié tout ceci, tout cela et le reste également.

Mais oui : rien n'est plus inquiétant que vendre, *se défaire* d'une chose invisible, mais aussi intime, personnelle, privée et unique que les rêves. Une chose qui n'a ni corps ni poids. Bien que rien ne soit aussi solide que ce qui semble n'être nulle part et occupe cependant tout l'espace. Ça et là et partout : comme on le disait de certains dieux anciens en qui personne ne croit depuis qu'on a définitivement constaté qu'ils ne croyaient plus en nous ; qu'ils ne croyaient déjà plus en ceux qu'un jour ils avaient rêvés pour les rendre réels. Oui, les dieux sont partis de leur propre chef ou parce qu'ils n'ont jamais existé. Et personne n'a pris au sérieux la manœuvre de l'homme créant d'abord les dieux afin de pouvoir ainsi, plus tard, créer une histoire dans laquelle les dieux créent les humains. Après la tombée du rideau de la foi et des mythes – quand plus personne ne faisait ce rêve sacré dont il ne reste rien –, seuls les rêves ont perduré.

Nos rêves divins et féroces.

Et ensuite, ils n'étaient même plus cela.

Et c'est ainsi que les quelques rêves encore vivants, « éveillés », sont devenus des biens très précieux et pour lesquels on pouvait te donner beaucoup d'argent.

D'autres détails par la suite sur tout ce qui précède.

Et – de nouveau, avec la même propension qu'ont les rêves à récidiver, cette insistance persistante également propre à la mémoire

qui, au lieu de dormir, est en transe – rien ne perturbe davantage que vendre ce qu'on sait de soi et qu'on ne retrouve chez personne d'autre. * (« De toute la mémoire, rien ne vaut/que le don merveilleux d'évoquer les rêves », Antonio Machado.)

Les rêves – de même que nos pupilles, nos empreintes digitales et les lobes de nos oreilles – sont uniques et impossibles à transmettre.

Les rêves sont les spirales de l'ADN de l'esprit.

Et même les rêves que nous faisons en groupe, des rêves que tout le monde fait * (les *greatest hits* oniriques, entêtants et assez vulgaires, qu'on se met automatiquement à fredonner et où on se découvre nu en public, tombant des hauteurs, entraîné par une vague géante, poursuivi dans le noir, pleurant la mort d'un être cher, subitement millionnaire et célèbre, faisant l'amour à *cette personne-là* ou violé par *cette autre personne* et, le pire de tous : se retrouver au collège pendant une interro qu'on n'a pas préparée), ne sont jamais identiques ou semblables à ceux d'autres rêveurs. * (« On vit comme on rêve – seul », a écrit Joseph Conrad ; ce qui peut également se lire ainsi : « On rêve comme on vit – seul. ») On ne tombe jamais de la même manière, on n'est jamais identiques quand on est nus, chaque personne est vraiment *personnelle* dans ses pleurs agoniques ou ses gémissements orgasmiques et, bien entendu, il n'est pas deux vagues égales ; quant aux questions posées à cette *fameuse* interro, elles ne se répètent jamais...

Mais il n'avait pas le choix, il n'avait plus rien.

Il avait vendu tout ce qui était vendable : sa voiture * (qu'il n'avait jamais su conduire et que lui avait léguée un ami suicidaire et insomniaque qui partait faire des tours, la nuit, en imaginant qu'il se renversait lui-même et ne s'arrêtait pas pour se porter secours) ; ses livres, sa collection de films et ses *long-play* * (qu'il avait les uns et les autres en grand nombre, qui lui étaient précieux, nécessaires et qu'il adorait, et en échange desquels on ne lui a donné qu'une poignée de billets fripés car plus personne ne lisait, ne regardait ni n'écoutait) ; sa maison * (privée de lettres, de musique et de scènes, elle s'était réduite à un espace vide, impersonnel, dont il s'était détaché comme on se dépouille de ses vêtements, quasiment sans s'apercevoir qu'il se dénudait car plus personne ne l'avait vu nu depuis longtemps). Elle était presque devenue une bulle transparente et fragile au centre de laquelle flottait un matelas dur, un réfrigérateur

de moins en moins réfrigérant, un bureau * (qui lui rappelait de plus en plus ces parkings déserts, à proximité d'un centre commercial aux boutiques vides, où d'atroces adolescents se retrouvent pour ne rien faire ou se regarder non dans les yeux, mais sur de petits écrans) et une chaise fatiguée de le supporter, sur laquelle il ne s'asseyait à présent que pour *ne pas* écrire.

Puis, quand il ne lui est plus rien resté d'extérieur, il s'est mis à vendre sa personne : son sang * (qui s'est révélé léger et du groupe le plus commun, peu nutritif, même pour le plus assoiffé des vampires) et son sperme * (qu'on a découvert faible, impuissant, composé d'un type de spermatozoïdes peu pressés d'atteindre l'ovule et de le féconder, car ils n'ont pas envie d'être d'abord des bébés et encore moins des parents par la suite).

Et, au risque de se répéter, ses rêves.

Ses rêves endormis, mais plus éveillés que ceux de la plupart des gens.

Ses rêves qui, il est vrai, étaient des spécimens très prisés d'une espèce en voie de disparition.

Ses rêves précieux qu'il livrait un à un, comme on extirpe à quelqu'un les parties secrètes d'une maquette à monter ou les pièces importantes d'un puzzle, qui seront complétés ailleurs, loin du rêveur et près de ceux qui ne peuvent plus rêver.

Et, bien sûr, l'argent affluait.

On lui donnait beaucoup d'argent en échange de ses rêves.

Mais cela lui apportait aussi une réponse à la question relative à son besoin constant de devoir prendre congé d'elle, de l'oublier, de ne plus jamais rêver d'Elle.

Donc voilà, il va, il vient, le voici.

Il raconte ses rêves avec la voix de ceux qui comptent des moutons.

Une voix off sur le point de s'éteindre.

Une voix de compte à rebours.

Une voix qui donne l'impression de subir à la fois les effets d'un cachet hypnotique et la diction assoupissante d'un hypnotiseur qui compte de 10 à 0.

Une voix qui s'exprime bizarrement ; avec une étrange cadence.

Une voix inversée, inarticulée mais néanmoins compréhensible.

Une voix de ventriloque qui jaillit des entrailles de son esprit en prononçant des mots épars, ordonnés automatiquement, qui nous

donnait l'heure exacte dans un combiné téléphonique aussi lourd et noir que les nuits où on ne trouvait pas le sommeil.

Une voix qui semble d'abord avoir été enregistrée, puis écoutée à l'envers avant qu'on la repasse et qu'on l'enregistre ainsi réinversée pour la réécouter à l'endroit, assis dans une pièce rouge où danse un nain. Oui, ce *fameux* nain.

Une voix qui est comme l'envers d'une langue et non la langue qu'on parle, l'ombre de la voix et non la voix qui parle.

Une voix en marche arrière, mais qui avance sans regarder tout ce qu'elle laisse dans son dos.

Une voix montant la côte qui mène à l'Onirium afin de vendre ses rêves, un autre rêve.

Ou – pour plus de précisions – afin de vendre l'unique rêve qui lui reste.

Le rêve le plus prisé et le plus désiré de tous et par tous.

Le rêve qui lui est le plus cher.

Un dernier rêve, oui, mais un rêve récurrent.

Et, en outre – c'est ce qui fait de lui un spécimen si rare et si précieux aux yeux des directeurs de l'Onirium –, un rêve devenu réalité.

Son rêve de toi.

Ton rêve qui est le sien.

Il monte vers l'Onirium d'un pas élastique et flottant, comme on se déplace dans son rêve. Comme au début d'un vieux roman gothique et solitaire du XIX^e siècle. Un roman unique. Il se plaît à s'imaginer ainsi : dans la lande et la brume, il est celui à qui on s'apprête à raconter une bonne histoire pour qu'il puisse la répéter telle qu'il l'a entendue. Comme s'il était Mr. Lockwood qui gravit le chemin vers une maison appelée Wuthering Heights, et qui, une fois arrivé, est mal accueilli par ses occupants. On se couche dans un petit lit avec des noms gravés dans le bois. On s'endort et on fait un rêve dans un rêve où ce n'est pas une branche, mais un bras qui traverse la vitre, et une main glacée vous agrippe et vous réclame, les draps sont couverts de débris de verre et de sang, une voix vous dit qu'elle s'est perdue depuis longtemps et vous demande de la laisser entrer* (ah, mais il s'interrompt, il ne peut pas, il ne doit pas

parler de ce livre. Il n'a pas le droit. Ce n'est pas son livre. Il appartient à quelqu'un d'autre).

Et, comme dans un rêve, tout bifurque bien qu'il continue de monter le long du chemin. Encore une fois : comme dans un rêve où, malgré le genre de détours qui nous font en principe dévier, on ne distingue pas trop le haut du bas ou l'avant de l'arrière * (bien que l'arrière – ainsi que l'a affirmé le mentaliste arlequinologue insomniaque Vadim Vadimovitch et qu'on le lui a expliqué à l'Onirium – n'existe pas dans les rêves, où il n'y a ni passé ni mémoire, ni saisons précédentes ; dans les rêves, on ne peut pas marcher à reculons, à l'image d'un jouet parfaitement cassé) ; mais là, il s'agit d'un rêve où il a toujours la certitude de marcher vers Elle.

Bien sûr, Elle n'est pas son nom (elle lui dit son vrai nom en rêve, mais il ne l'entend pas, il ne l'entend pas parler), c'est lui qui a décidé de l'appeler ainsi : c'est un peu impersonnel, et pourtant c'est une manière propre et appropriée de la comprendre. Une façon de l'identifier sans l'obliger à faire d'elle ce qu'elle n'est pas, ou à la jeter sur un sentier qui n'est pas à elle, à Elle, et qui n'a aucune issue dans aucun sens.

Ce n'est pas Elle, mais elle ressemble vraiment à ce quelqu'un qu'Elle a un jour été. Et maintenant elle revient comme reviennent ceux qui sont partis : dans les rêves, ces rêves où l'Au-Delà vient jusqu'à nous ici-bas, quand nous dormons et rêvons des absents qui se présentent comme des fantômes, se glissent et s'immiscent dans les failles et les orifices, de même que la fumée et la pluie.

Et, tout en faisant maintenant un détour, il se rappelle qu'hier il a réécouté cette chanson sur les rêves, d'autres rêves.

Il ne parle pas de celle qui s'intitule, lui semble-t-il, « In Dreams », et qu'entonne d'une voix d'opéra, le visage impassible et sinistre, un type chaussé de lunettes noires qui ressemble à une effigie de cire de lui-même et dont il a oublié le nom. * (Il s'appelle Roy Orbison et, grande anecdote à son sujet : Bono rêve et compose en songe une chanson intitulée « She's a Mystery to Me ». Il se réveille, persuadé qu'elle existe déjà et qu'elle est de Roy Orbison ; il la chante à ses camarades de U2, qui l'écoutent et concluent : « Orbison » ; ils la cherchent sans la trouver ; dans la soirée, après un concert du groupe, quelqu'un frappe à la porte de sa loge. C'est Roy Orbison, qui annonce à Bono en souriant : « Je crois que tu as une chanson pour

moi, n'est-ce pas ?») Il a toujours pensé que rien n'est plus inquiétant que de voir quelqu'un chanter en cachant ses yeux des paroles de ce genre : « It's too bad that all these things, can only happen in my dreams / Only in dreams in beautiful dreams. »

Il ne se réfère pas non plus à cette autre chanson, une célébration pour piano blanc qui masque à peine le solipsisme et le fait de ne pas bouger pour que tout disparaisse : l'idée pratique de l'utopie dissimulant le désir ultime de l'entropie, que tout s'effondre et disparaisse. On y entend cela : « You may say I'm a dreamer / But I'm not the only one. » Et maintenant qu'il y pense, n'est-il pas un peu bizarre, comme dans un rêve, que le piano soit considéré davantage comme un clavier et non un instrument à cordes ? Mais bon, il ne s'étonne pas outre mesure que celui qui a écrit cette chanson * (également l'auteur de « I'm Only Sleeping », « I'm So Tired » et « Good Night ») et la chantait d'une voix fraîchement réveillée ou endormie depuis peu, sur une cadence d'hymne hypnotique – offrant de nombreuses impossibilités à l'imagination de ses auditeurs –, ait contre toute attente fini le corps plombé de balles. Car il est sûr qu'il vaut mieux ne pas émettre certaines propositions, ouvrir certaines portes, faire certains rêves. Inviter à imaginer le vide absolu comme une forme d'harmonie idéale équivaut à dire qu'on est soi *aussi* superflu ; qu'on est de trop ; qu'on n'a rien à faire là ; qu'il est préférable de se dissiper dans les brumes du rêve. Tuer le messenger, il n'est pas de rêveur plus parfait et plus définitif qu'un mort. * (Et maintenant, une de ses meilleures mauvaises blagues, que lui a racontée Oncle Hey Walrus la dernière fois qu'ils se sont vus : « Moi oui, je me rappelle parfaitement où j'étais et ce que je faisais le soir où on a assassiné John Lennon. Signé : Mark David Chapman » ; il éclate de rire dans la nuit noire et trouve que le rire sonne bizarrement quand on est seul à l'entendre ; il pense que rien n'est plus dangereux que de dire « I have a dream » devant des foules, parce qu'on ne possède pas les rêves, ils n'appartiennent pas à ceux qui les font. Et si on les désigne comme étant nôtres en public, ils finissent toujours par mordre la main et trancher la tête qui leur donne matière à rêver.) Il ne s'étonne pas que « Imagine » ait été – on le lui a raconté un jour – la chanson préférée de sa mère, qu'elle repose et rêve en paix.

Mais non, il ne s'agit là ni de « In Dreams », ni de « Imagine ».

Non : la chanson à laquelle il se réfère et qu'il écoute à présent est différente. Ce n'est ni celle du vieux aux lunettes fumées * (Roy Orbison), ni celle du jeune aux lunettes de grand-mère * (John Lennon). Il n'a pas encore pu déterminer qui l'a écrite ou qui la chante. Et il trouve infiniment drôle d'affirmer ici qu'il ne se souvient ni du titre ni de l'interprète * (c'est en tout cas, il en est sûr, une des chansons préférées de son *songwriter* préféré, qu'il est allé voir très souvent en *live* et qu'il a croisé, *unplugged*, dans des hôtels situés çà et là, la dernière fois, c'était à... à... cette fameuse nuit au cours de laquelle il a projeté de commencer par se réduire en morceaux pour, ensuite, détruire le monde entier, en Suisse, en pressant des boutons et en baissant les leviers de ce collisionneur de hadrons et accélérateur de particules, mais, était-ce vrai ou s'agissait-il d'un rêve qu'il a fait un jour et ne refera plus jamais ?), de se persuader qu'il ne peut apporter aucune précision, au nom du fonctionnement optimal de ce qu'on raconte les yeux mi-clos.

Il décide alors – parce que cela convient à cette histoire – qu'il ne se souvient plus des traits particuliers de la chanson, mais du moment où il l'a entendue pour la première fois.

C'est que certaines chansons – quand on les entend pour la première fois – agissent comme des photographies : elles captent à jamais un instant, le révèlent et le fixent grâce aux liquides de l'épiphanie, de sorte que dès qu'on les réentendra, on reviendra vers ce moment définitif. Encore et toujours. Chacun a la sienne : *cette* chanson qui fonctionne à la manière d'une clé dans la serrure de la porte de sa vie * (non le trou de la serrure, mais l'endroit contre lequel on plaque l'oreille quand y glisser un œil ne sert à rien), et on y retourne régulièrement. L'écouter, c'est plus que se remémorer. La réécouter permet en quelque sorte de suspendre les lois incontournables et tyranniques du temps : ce qui avant s'écoulait ralentit soudain son cours et s'arrête pour... Écouter *cette* chanson-là équivaut, comprend-il tout à coup, à rêver éveillé.

La voilà de nouveau.

Il l'entend à présent arriver en haut de la côte pendant qu'il monte vers l'Onirium. Elle saute par la fenêtre d'un immeuble en flammes, rendue audible par le hasard d'un dernier poste de radio qu'on a allumé alors qu'elle en était déjà à la moitié, après qu'on a annoncé les nom et prénom de son auteur * (ah, et dans ce monde

sans sommeil ni rêves, les disc-jockeys de minuit foisonnent : une profession aujourd'hui aussi prestigieuse que l'était autrefois celle d'avocat, de médecin, de militaire ou de prêtre). Cette chanson est, en principe, une succession de rêves possibles, une liste * (il adore faire des listes car elles finissent par nous modeler et expliquer qui et comment on était) de questions éveillées corrigées à l'aide de corps horizontaux aux yeux fermés. Rien de trop spectaculaire, rien de trop spécifique, rien de trop scientifique.

Là, dans la chanson, se déroule de nouveau une énumération de faits décousus et d'objets sans cohésion. Comme si elle traitait davantage du rêve d'un objet que de celui d'une personne. Sans direction ni liens, des cartes, des numéros en flammes, des parapluies * (en ouvrir un pour permettre l'interprétation conspiratrice et cauchemardesque qui consiste à donner le feu vert à un tireur magnicide ou, explication éveillée, pour rappeler à un président sur le point d'être assassiné les actes honteux perpétrés par son père / voir – se documenter sur JFK / Umbrella Man / idée de nouvelle ou nouvelle chimère pour une autre de ces idées qu'il ne va jamais raconter ?), s'arrêter net et, finalement, courir, monter et être témoin d'un crime impossible à résoudre, mais très facile à observer. Un crime exhibitionniste. Un crime qui n'éprouve pas la moindre culpabilité à être ce qu'il est. Ce crime est toujours survenu dans le passé : à l'endroit où nous sommes tous coupables et pour lequel on se trouve toujours des excuses, des alibis, on n'était pas là ou on dormait en rêvant à l'heure exacte où tout est arrivé.

Voyons.

Écoutons.

Quand il est né * (quand il est né une des si nombreuses fois où il aurait pu naître, celle qu'il choisit pour cette nuit comme d'autres choisissent les vêtements qu'ils porteront demain), sa mère rêvait. Et ses premiers pleurs ne l'ont pas réveillée * (il a toujours pensé que, dès le départ, tout était très clair : on vient au monde, on s'éveille à la vie après un sommeil de neuf mois, en pleurant et non en riant ; il y a sûrement une bonne raison à cela). Elle n'a pas davantage été tirée de son sommeil par ses cris de douleur car, endormie, elle n'a émis aucun son pendant l'accouchement. Plus que le fils de sa mère, il est

donc pour ainsi dire celui de ses rêves. Il ne l'a pas connue tout en l'ayant en quelque sorte mieux connue que quiconque ; parce qu'il n'est rien d'aussi intime et personnel que les rêves. Elle et lui ont fait les mêmes au fil des jours et des nuits de ces neuf mois. Il n'y avait pas de frontières pour les rêves de sa mère. Rien ne venait les interrompre. C'était assurément des rêves parfaits, jamais confrontés à l'instant gênant, impudique et honteux d'être reconnus et admis comme étant des rêves, *juste des rêves*, au réveil, quand notre première pensée consiste à nous dire, à croire qu'on obéit au plus automatique des réflexes : « Ah, c'était un rêve. »

* (Mais ce n'est pas clair, il ne s'explique pas correctement. Avec toutes ses excuses, mais l'imprécision est inévitable : car il parle des rêves endormis en ayant recours à la grammaire liquide et à la logique gazeuse des rêves éveillés, ceux d'une personne qui ne dort plus. Bon, il va essayer. Et ce ne sera pas facile : son père et sa mère ne sont à l'évidence pas les individus qui apparaissent ici sous leurs traits. C'est le côté positif de ses parents, leur geste ultime à son égard, son héritage : leur disparition spectaculaire et lointaine lui a offert la possibilité – ils le lui ont permis pour qu'il le leur permette en retour – de les altérer à présent, de les transformer de la même manière que les gens changent dans les rêves, cette accumulation de gestes éveillés distordus par le sommeil. Ses vrais parents étaient par exemple difficilement vraisemblables : parents terroristes pour beaucoup et terrorisés à ses yeux, ils cherchaient de manière addictive à être toujours *en vogue* •¹ et tremblaient à l'idée de subir le syndrome d'abstinence du *out of fashion*, à la perspective d'être passés de mode, hors jeu. Mais les voici qui reviennent, ils sont de nouveau là, réécrits par ses soins, un doigt en l'air dans l'obscurité de la nuit, comme s'il orchestrait une petite musique nocturne exécutée par deux solistes exécutés depuis des années.)

Sa mère * (la variation de sa mère qu'il compose et interprète ici et maintenant et qui – c'est vrai – emprunte aussi un peu de l'histoire de sa sœur) voulait avoir un enfant, mais pas de mari. C'est ainsi que, dans le fracas d'une de ces fêtes sans sommeil, alors que ses ovules fertiles dansaient dans son ventre, elle s'est approchée – après des

1. En français dans le texte, de même que tous les termes en italique suivis d'une puce. (Note de la traductrice.)

mois de recherches – vers celui qui lui semblait le spécimen le plus génétiquement parfait : un ami étudiant qui refusait de faire des enfants, mais voulait bien se faire sa mère. Ne serait-ce que pour une nuit. C'était donc entendu. Accord rapide. Aucun engagement. Entrer, sortir, bonne chance et au revoir.

Et il en a été ainsi.

Sa mère a quitté l'incendie de la fête, consumée et brûlante, ses systèmes habituels fonctionnaient à merveille tandis que dans son corps s'allumaient des lumières demeurées éteintes jusqu'alors, que des boutons et des aiguilles qui avaient attendu patiemment cet instant se pressaient et s'activaient en elle. Son horloge biologique donnait l'heure correcte et précise, et lui était déjà là, à l'intérieur, le futur subitement changé en présent. Un rêve devenu réalité.

Naturellement, sa mère l'a su illico, post coït, avec la certitude des magiciennes propre aux mères de fraîche date. Elle a quitté la soirée en souriant et, aveuglée de bonheur, elle a traversé la rue sans voir la voiture qui fonçait à toute vitesse* (conduite par un insomniateur, un homme qui s'arrête à peine pour faire le plein, reprend aussitôt la route et continue à vive allure, compte les traits et les points semblables à du Morse au milieu de l'asphalte, convaincu de lire de plus en plus vite et sans pause le meilleur roman chiffré jamais écrit à ce jour, et très impatient de découvrir ce qui arrivera au prochain chapitre après avoir renversé une femme dans le précédent) et lui a roulé dessus sans même se soucier de couper le moteur pour voir ce qui était survenu.

Sa mère ne s'est jamais réveillée.

Les médecins ont diagnostiqué une mort cérébrale, un coma profond, un aller sans billet de retour. Dans un premier temps, ils n'ont pas détecté sa présence, ils ne l'ont pas vu. D'autres choses les tracassaient et la préoccupation a cédé le pas à la résignation quand il a été décidé que la meilleure démarche, la plus charitable, la plus humaine consistait à la débrancher. Ce qu'ils ont fait. Mais sa mère – à la grande joie de ses grands-parents, qui n'avaient jamais été d'accord pour éteindre et veiller ce qu'ils avaient le plus aimé – a continué de vivre, de respirer et de rêver. Elle y a gagné une certaine gloire. La gloire inquiétante des miraculés. Des magazines et des chaînes de télévision lui ont dédié des pages entières et de longues minutes, et attribué un nom aussi évident qu'approprié : « La Belle au Bois

Dormant.» Car il faut dire que sa mère était très belle. Et que les très belles femmes le sont encore plus quand elles sont enveloppées de rêves. * (Sa mère se rapprochait davantage de la version originale du conte, dans laquelle la jeune gisante est fécondée dans son sommeil par le prince, plus ténébreux que charmant, et accouche neuf mois plus tard, sans ouvrir les yeux.) Les rêves qui enveloppaient sa mère étaient parfaits, invulnérables, rien ne pouvait les interrompre. Sans la moindre signification. Des formes abstraites et brillantes qui se multipliaient dans des miroirs abyssaux, comme à l'intérieur du cercle d'un kaléidoscope visant en vain et par pure vanité les étoiles.

Quand quelques mois plus tard on a appris qu'elle était enceinte, la puissance de son miracle s'est intensifiée et on s'est mis à compter les semaines avant le grand événement. Les journaux télévisés ont consacré à sa mère (et à lui) une rubrique spéciale, quotidienne, après les prévisions météorologiques, on a organisé un concours pour donner un nom au bébé et, très vite, on a diffusé en *live* et en direct ses premières échographies.

Et lui était là, à rêver à l'intérieur de sa mère rêveuse. À partager ses rêves, à se nourrir de ces rêves qui différaient de ceux des gens qui ne rêvent que quelques heures par jour en esquissant un mouvement rapide des yeux sous les draps doux et presque translucides des paupières.

Oui : les rêves de sa mère avaient le regard fixe, rivé sur lui.

Et autour d'elle, à l'extérieur d'elle-même, des foules se rassemblaient pour prier. * (Non au nom de Lazare de Béthanie, ressuscité mais apparemment à moitié endormi – dont la personnalité complexe et volatile faisait concurrence à celle du Messie, ce pourquoi les sages décidèrent de l'assassiner peu après son retour, de démembrer son corps et de le disséminer partout dans le monde –, mais pour implorer la moins célèbre Fille de Jaïre, que Jésus sort d'un sommeil profond dans un araméen impératif : « Talitha Koum », qui signifie : « Fillette, je te le dis, réveille-toi. »)

Miracle.

Il est né un soir d'hiver, à minuit.

Coups de tonnerre et foudre.

Et les chiens d'aboyer, les chats de miauler, une des infirmières de commencer à parler en langues, conjonctions astrales. Nombreux prodiges. Tous les lieux communs de ce qui est hors du commun.

Sa mère lui a donné naissance avant de s'enfoncer à jamais parmi les ombres, peut-être a-t-elle pris congé de lui en rêve, même s'il ne pouvait pas la comprendre, en disant : « Je sors un moment », dans le style très étudié de ceux qui partent pour ne plus revenir, raison pour laquelle – ainsi que l'explique une *autre* chanson – Dieu a inventé les films.

Sa grand-mère – qui s'est toujours intéressée au monde des rêves avec autant d'ardeur qu'en mettent certains à sonder les rebondissements des *telenovelas* ou les hausses et les baisses des cours de la Bourse – lui a raconté que sa mère a ouvert les yeux en trépassant, qu'elle est morte les yeux ouverts, s'est réveillée pour mourir et qu'auparavant, elle l'a vu. Elle a alors esquissé un dernier et parfait sourire ; car elle a compris que son rêve était non seulement devenu réalité, mais qu'en outre la réalité faisait désormais partie de son rêve.

Il écrit tout cela – non son livre de rêves, mais sa série de rêves comptés et additionnés, toujours précédés d'une †, dans un de ses carnets biji. * (« Le biji [筆記] est un genre de la littérature classique chinoise apparu pour la première fois sous les dynasties Wei et Jin et qui a atteint sa pleine maturité sous les dynasties Tang et Song. *Biji* peut être traduit rapidement, mais de manière assez fidèle, par “carnet de notes”. Les différents éléments d'un biji peuvent être numérotés, mais il est également possible de les lire dissociés, sans suivre un ordre déterminé, en s'ouvrant un chemin à partir de n'importe quel point, sautant d'arrière en avant, de haut en bas ou d'un côté à l'autre. Commencer par la fin et terminer par le début. L'idée, c'est que d'une façon ou d'une autre chaque lecteur découvre une histoire aussi unique que le sera sa lecture. Un biji peut contenir des anecdotes étranges, les mots d'un autre, des pensées éparses, des spéculations de type philosophique, des théories personnelles sur des sujets très intimes, des notes sur d'autres œuvres et tout ce que son propriétaire et auteur jugera bon d'y faire figurer. Exemple :

† Mettre toujours dans un livre – mais pas nécessairement à la première page – l'avertissement suivant, totalement inutile tout en étant incontournable : “Toute ressemblance dans ce récit entre la

réalité et ce qui est raconté, les personnes qui se racontent ou sont racontées est une pure coïncidence.” »)

Il écrit ces mots et ne peut s’empêcher d’être ému par tous ces rêveurs obsessionnels qui dorment, un carnet et une plume posés à côté de leur lit. Et qui, sitôt réveillés (parce que la moyenne recommandée de huit heures s’est écoulée, que quelqu’un a allumé la lumière, qu’ils ont été piqués par l’aiguillon d’un cauchemar et tirés du sommeil par le flash de leur propre cri), couchent avec frénésie leurs songes sur le papier. Ils tiennent une chronique trouble de ce qui leur est arrivé de l’autre côté sans que soit survenu quoi que ce soit ; au fil des secondes, ils sentent filer la légère matière des rêves entre leurs doigts, au point qu’il ne leur reste qu’un souvenir somnambule et imprécis, la lecture confuse de ce qu’ils ont rêvé. Et les nuits se succèdent jusqu’à ce qu’ils atteignent le sommet du rêve – comme il l’a lu un jour dans un livre, le premier d’un dernier jeune auteur –, où ils se retrouvent en train de lire leurs rêves. Ces rêves qui environnent la courte vie et qui, pour beaucoup, en constituent une part importante, bien que pas tout à fait visible. Le rêve considéré comme la pointe bien pratique de l’iceberg de la théorie. Ce que d’aucuns réciteront de manière imparfaite, à l’image d’une leçon mal apprise, devant un psychanalyste qui appliquera des notions générales et des statistiques à une chose unique, qui ne peut pas se reproduire. Pendant ce temps, là, sur le divan, le patient dormira éveillé en ressentant le besoin pressant de croire à la transe de la vérité absolue ou à ce qui doit être, suppose-t-il, absolument vrai. Quelque chose d’approchant.

Il l’a déjà dit, il l’a déjà pensé * (ces répétitions rêvées, ces ritournelles si propres aux rêves), mais à présent, il le note :

Les rêves sont les empreintes digitales du cerveau.

Les rêves sont la pupille de l’inconscient.

Les rêves sont le lobe de l’oreille de l’ADN.

Il se l’est déjà dit, il s’en est déjà parlé en dormant : il n’est pas deux rêves qui soient pareils. Par conséquent – et bien que des motifs classiques se répètent très souvent, des *greatest hits*, encore une fois, comme se précipiter depuis les hauteurs, marcher nu dans la rue, perdre ses dents en public –, si tant est que les rêves aient une

signification, il n'est pas deux rêves qui puissent signifier la même chose d'une même personne. De même que – en fonction des lecteurs – il n'est pas deux David Copperfield, deux Martin Eden, deux Dick Diver ou deux Hugh Person identiques.

Il a du mal à y croire.

Il a du mal à croire que quelqu'un y croie.

Il a encore plus de mal à croire que quelqu'un croie qu'on puisse rendre crédible une sorte de message destiné à celui qui croit à ce genre de choses ; mais il est par ailleurs certain que les gens croient qu'il n'est pas deux personnes dans l'univers à avoir les mêmes empreintes digitales, le même dessin, la même couleur et la même forme de pupilles ou de lobes d'oreilles sans se demander comment on en est arrivé à une telle certitude, comment on l'a vérifiée. À moins d'être capable de comparer toutes les empreintes digitales, toutes les pupilles et toutes les oreilles de ceux qui ont vécu, vivent ou vivront.

Les rêves, en revanche, ne se ressemblent *jamais* et se répètent difficilement. Ce qu'on appelle les rêves récurrents* (il y reviendra par la suite) n'est que l'écho de plus en plus diffus de l'aria première et originale d'un rêve que nous refusons de perdre, ou (dans son cas) le décor aux meubles vissés sur la scène de pièces de théâtre sans dialogues arrêtés.

Pour la plupart des gens, les rêves ne sont que les lambeaux d'un drapeau vaincu qui flotte au vent avant que ce dernier ne l'emporte, et de toutes les théories impossibles à élever au rang de théorèmes – et désormais inapplicables à sa situation – on finit par adopter celle qui consiste à émettre des hypothèses selon lesquelles ces bribes de conversations, de paysages et de moments sont en définitive la manière dont le cerveau s'autorégule en éliminant tout ce qui ne sert à rien, dérange, occupe trop d'espace, salit. Des pièces superflues du casse-tête de têtes cassées, un bruit blanc ou le son fantôme qu'on pouvait entendre – quand on y prêtait attention – entre deux chansons dans les sillons plus épais des anciens 33 tours. D'autres personnes, au contraire, tendent à croire que les rêves sont la vie : que les fantasmes s'y réalisent, qu'on y est, on y vit et on y pense comme personne ailleurs n'ose penser et être.

Ses rêves sont en revanche différents.

Ses rêves sont autres.

Ses rêves sont laser et digitalisés.

Ses rêves ont la précision de l'inoubliable. Ce ne sont pas des rêves comme ceux d'autrui. Ce ne sont pas des séquences bégayées et hésitantes susceptibles de faire de gigantesques bonds dans le récit, de passer d'une maison à un avion, d'un lit à un échafaud, d'un parent à un monstre, toujours en noir et blanc * (d'ailleurs, il n'a jamais vraiment compris non plus comment on peut déterminer que «les rêves sont en noir et blanc»).

Est-ce lié au fait que dès l'instant où les films ont accédé à la couleur, on a relégué le noir et blanc dans le domaine des rêves et des souvenirs ?

Les souvenirs sont-ils en noir et blanc ?

Garder présent à l'esprit que dans les films où quelqu'un rêve, le rouge est noir et le jaune blanc. Il ne sait pas, cela ne lui semble pas une affirmation très ferme.

En tout cas, ses rêves à lui sont en couleurs et en CinemaScope.

Et leurs trames linéaires et claires.

Pas question de passer par Z après avoir quitté A avant d'arriver à B.

Sa vie est – comme celle de tout le monde, quand on y réfléchit – bien plus digressive que n'importe lequel de ses rêves. Voilà pourquoi, arrivé à ce point et avant de poursuivre – de continuer à rêver éveillé –, il se doit d'introduire ici une petite explication.

En couleurs ou en noir et blanc.

Peu importe.

La voici : la femme de ses rêves n'est pas sa mère, même si une fois, il y a des années et neuf mois durant, ils ont fait exactement les mêmes rêves, même si ceux de cette femme ont été les siens et vice-versa.

La femme de ses rêves, c'est Elle.

Dès qu'Elle apparaît dans ses rêves (ses rêves endormis, veut-il dire), il se réveille, arrive à s'arracher au sommeil, s'oblige à ce qu'il en soit ainsi. Au prix d'un entraînement long et pénible, semblable à celui d'un athlète olympique, ou plutôt d'un athlète onirique. Se réveiller – dès qu'Elle apparaît –, c'est parvenir au but en interrompant sa course, en songeant : «Je ne vais jamais te connaître, mais je t'aimerai quand même», ou quelque chose comme ça. La garantie que ce qui a été interrompu deviendra un constant (*to be continued...*) qui lui permettra à coup sûr de rêver d'Elle, de se réveiller quand il la verra et...

Elle représente ainsi la fin de ses rêves endormis pour que ses rêves éveillés puissent commencer.

Il va le dire à présent très vite et sans trop réfléchir pour ne laisser ni place ni temps aux regrets :

Il a le pouvoir de faire en sorte que ses rêves ne deviennent pas réalité.

Il reviendra sur ce point par la suite.

Autre chose qui l'a toujours intrigué : le fait qu'on compte les moutons afin de trouver le sommeil. Pourquoi compter ? Pourquoi des moutons ? Il est clair que le sommeil et le comptage sont liés : le compte à rebours des hypnotiseurs plongeant dans la plus docile des somnolences ceux qui se sont portés volontaires pour participer au numéro. Ce n'est pas un coma, mais des points de suspension où la volonté est suspendue, soumise aux indications du magicien : « Maintenant, tu es un mouton, un de ceux que quelqu'un compte afin de trouver le sommeil. » Et voilà que le pauvre type * (comme Oncle Hey Walrus, plus de détails par la suite) se met à bondir sur scène tandis que, dans les fauteuils, les spectateurs rient et certains se demandent, pendant quelques secondes, si cela ne fait pas des années ou des minutes qu'on les a hypnotisés dans une transe qu'ils prennent pour leur vie. Si leur vie entière, pauvres naïfs, n'est pas juste cet ordre hypnotique dicté par un illusionniste. Un faiseur d'illusions qui, d'un moment à l'autre, claquera des doigts pour que les hommes découvrent qu'en réalité ils n'étaient qu'une histoire ancienne pleine de rêves.

Lui, pour s'endormir, il compte et raconte des rêves.

« Racontez un rêve, perdez un lecteur », nous a prévenus un jour * (Comment a-t-il pu oublier que cette affirmation était de lui ? Est-ce le symptôme d'une carence de vie nocturne ? La liquéfaction de la mémoire liée à l'absence de sommeil ?) l'écrivain Henry James.

Il espère qu'il n'en est rien et que cet avis ne se vérifiera pas au fil de ces pages.

Parce qu'il a plusieurs rêves à raconter.

Il ne peut pas s'en empêcher.

Qui plus est des rêves dans des rêves.

Des boîtes gigognes chinoises à l'intérieur de poupées gigognes russes mises en abyme.

Les rêves sont une part indissociable de sa vie éveillée et de celle – dans le noyau indivisible de chacun d'eux – de la femme rêvée de sa vie.

D'Elle.

Il l'a revue hier.

Elle travaille dans une librairie (à ses yeux, il n'y a pas de plus beau métier pour une femme) et est *en outre* la plus belle femme du monde. J'ignore si Elle pense la même chose de sa beauté à lui – comme il l'a appris dans une *autre* chanson –, qui nécessite qu'Elle assimile la représentation de ce qu'il est. Une tâche difficile. Et il n'est pas vraiment certain qu'Elle le ressente. Mais il a l'impression qu'Elle s'en doute *un peu*. En revanche, il est persuadé qu'Elle est sûre de ne pas accorder d'importance au fait qu'il la trouve la plus belle femme du monde. Certaines belles femmes – comme Elle – s'arrangent pour déposer leur beauté dans les yeux d'autrui. Elles savent, elles devinent qu'avoir conscience de leur beauté serait un poids excessif, et décident par conséquent – sciemment ou de manière intuitive – qu'il est préférable que les autres s'en chargent et portent ce fardeau. C'est peut-être la raison pour laquelle Elle s'est fait faire ce tatouage sur le front, là où devrait s'ouvrir un troisième œil. Mais il n'en est rien. Son tatouage semble plutôt dessiné pour fermer ce supposé troisième œil et donner davantage de puissance aux deux vrais. On ne sait pas si ce † est une croix ou une épée, mais il estime qu'Elle se l'est tatoué afin que ce motif distraie un peu de sa beauté tous ceux qui la regardent et ne peuvent détourner leur regard de ses yeux. Ce † ressemble à un paratonnerre, un bouclier, un miroir qui repousse les regards adorateurs et gênants. Ce † est une manœuvre dissuasive qui, ne serait-ce que pendant quelques secondes, incite à s'interroger sur la signification du tatouage au lieu de se demander d'où est sortie une femme de ce genre.

Oui : certaines femmes sont esclaves de leur beauté et d'autres, grâce à leur beauté, réduisent autrui en esclavage.

Or Elle ne veut être aucune d'entre elles.

Il est des jours où, pour cet esclave, sa beauté devient indomptable et dominatrice, et il aimerait tomber à genoux devant Elle, s'endormir et rêver qu'il se réveille et qu'Elle est encore là.

Maintenant se déroule une de ces premières après-midi d'automne où le monde entier semble être un drame ou une comédie en cours de mise en scène, où tout est perçu et vu comme un intermède entre deux actes. Et lorsque les acteurs reprendront leur travail, on découvrira – sans trop de surprise – que la pièce est différente, que ce qui survient à présent n'a pas grand-chose à voir ou à entendre avec ce qu'on avait regardé jusqu'alors.

Aux premiers jours des automnes d'autrefois, les gens rêvaient davantage parce que les rêves changeaient de tenue. Le matin, à l'heure où le soleil ne s'élève plus si tôt ni si vite, quand les gens sortent, émergeant à peine du sommeil, il pouvait encore voir les restes de leurs rêves autour de leurs cous, comme des écharpes masquant leurs bouches et refusant de lâcher leurs propriétaires possédés.

Le début de l'automne, sa saison préférée, est aussi celle qui sied le mieux aux librairies, le climat idéal pour y passer des heures debout.

Il entre dans la librairie.

Une de ces librairies qui ont été un jour de simples librairies et ont muté peu à peu pour, comme les créatures mythiques des anciens bestiaires, combiner les parties d'espèces différentes* (s'il est un animal plus intéressant qu'un lion, c'est un lion ailé avec un visage de femme à la bouche pleine de questions et aux délires de grandeur divine), et celle-ci est une librairie-café-disquaire.

Il fait semblant de chercher tout et rien : *On Est Encore Ici*, le dernier album des Dinosaures Inextinguibles, par exemple. Ou une édition de *La Clé de verre*, de Dashiell Hammett, pour relire cette fin apaisée – après tant de trahisons, de morts et de nuit blanches – où une jeune femme raconte un rêve. Une des fins et un des rêves qui lui plaisent le plus de toute l'histoire de la littérature, dans un roman policier qui, avec *The Long Goodbye*, de Raymond Chandler, peut se lire comme une variation à l'intérieur des rêveries de *Gatsby le Magnifique*, roman quasi policier, et... Ah, les choses auxquelles il pense dans les librairies en général et dans celle-ci en particulier, afin d'essayer de ne pas penser à Elle.

La librairie appartient à un certain Homero.

Ce n'est pas un aveugle, mais son père à Elle.

Un soir, pour son plus grand malheur, il a rêvé qu'Homero était son père perdu qui avait un jour été au volant d'une voiture conduite à l'aveugle, et il s'est réveillé, un sourire soulagé aux lèvres : non, elle n'était pas sa sœur.

Il ouvre et ferme des livres. Lit des mots isolés qui le renvoient invariablement aux mêmes idées : « Écrire n'est qu'un rêve guidé », « Les rêves sont le genre, le cauchemar l'espèce », « Les rêves sont une œuvre esthétique, sans doute l'expression esthétique la plus ancienne », « Nous possédons ces deux facultés d'imagination : celle de considérer que les rêves font partie de l'état de veille et cette autre, splendide, des poètes, qui consiste à penser que tout état de veille est un rêve », « Si nous croyons que le rêve est une œuvre de fiction (et je le crois), nous pourrions peut-être continuer à fabuler au moment du réveil et aussi plus tard, quand nous racontons les nôtres », « Nous ne savons pas exactement ce qui survient dans les rêves » * (Jorge Luis Borges ; il se souvient encore de son nom, heureusement ; il se demande pour combien de temps ; combien de nuits il lui reste pour que la prison dans laquelle il écrit se remplisse de sable qui, grain par grain, le recouvrira, l'étouffera, l'enterrera, l'effacera).

Irrité, il referme le livre, qui change de titre, de sujet et de genre – comme cela arrive en rêve, on le sait, c'est la façon la plus simple et efficace de savoir qu'on rêve –, car les rêves ne sont pas des lecteurs attentifs, et leur capacité de concentration est moindre. La vitesse des rêves est supérieure à celle de la vue. Ainsi, en mettant le livre de côté, il annule son désir de lui parler en rêve et se glisse – sans la quitter des yeux, Elle qui se tient derrière le comptoir – vers des territoires qu'il imagine plus sûrs. Il fait un long détour pour éviter de s'approcher du rayon « Ésotérisme » * (où abondent les dictionnaires absurdes d'interprétation onirique, etc.) et tremble légèrement en passant près des étagères consacrées au « Développement personnel » * (il se repose une question éternelle et se demande pourquoi tant de personnes sont désespérées et crédules au point de croire à l'efficacité de ces manuels ; pourquoi ces gens incapables d'aider qui que ce soit se figurent qu'ils parviendront à résoudre eux-mêmes leurs problèmes en suivant les instructions d'un ouvrage écrit par

un inconnu dont ils ne savent pas grand-chose, qui ne sait rien d'eux et a manifestement lui aussi besoin d'être secouru, ce qu'il ne peut faire qu'en écrivant ce type de livres). Il préfère s'arrêter devant les bandes dessinées. * (Les BD de DC Comics existent-elles encore, elles qui, dans son enfance, lui inspiraient à la fois de la fascination et du mépris, se présentaient comme appartenant à l'espèce des « aventures imaginaires », jouaient sur des impossibilités telles que la mort de Superman ou la retraite de Batman – ce qui a fini par arriver vraiment des années plus tard – car, à l'époque, elles ne pouvaient être perçues que comme des rêves éveillés ?) À cet endroit et de cet endroit, il sera en sûreté et la verra bien.

C'est un bon poste d'observation.

Un enfant aux airs de robot l'étudie tandis que son œil rase les pages d'un manga. Un adolescent boutonneux et tatoué * (ou alors ce sont ses nombreux boutons qui lui font penser à un de ces guerriers maoris, surfeurs et baleiniers) le regarde comme un Batman moderne, plein de défi et psychotique, et il est convaincu que lui aussi est là pour mieux la contempler.

Il feint d'ignorer leur présence (sa grand-mère lui a toujours conseillé de ne pas regarder fixement certains animaux bizarres, qui risqueraient d'y voir une invitation au combat ou à vous mordre à pleines dents) et cherche un album consacré à un nouveau spécimen du genre * (encore une fois, par pitié, rien qui ait trait à des compilations d'« aventures imaginaires » et rêvées de Superman, au cours desquelles le super-héros épouse Lois Lane, meurt, sort sans son costume ou tombe des hauteurs après avoir perdu le don de voler) : une ligne qui rappelle les dessins animés pour enfants, mais sert à montrer l'exécution d'actions bestiales où tout a un rythme de cauchemar onomatopéique. Il l'ouvre et découvre le petit monstre à peine emprisonné entre des rectangles : il dort et de sa bouche ouverte jaillit un zzzzzzzzz ; au-dessus de sa tête, dans une bulle, une scie tronçonne une bûche et... il referme le livre. Il songe que le petit monstre de la BD pourrait être un parent plus ou moins éloigné du Garçon Manga et de Freak Batman.

Tout à coup, une chanson sort des haut-parleurs de la librairie, cette *fameuse* chanson qui énumère des rêves. Il se dit que c'est sans doute un bon moyen d'entrer en contact. De l'aborder. De lui demander si Elle connaît cette chanson dont il a oublié le titre et

qui comportera peut-être à la fin un nouveau couplet éblouissant, qui évoque une librairie, une jolie femme, et...

... tout à coup, quelque chose survient. Quelque chose survient pour que rien ne survienne. Quelque chose survient pour que rien n'ait l'obligation ni le droit de survenir.

Il avance vers Elle et ses pas s'interrompent * (il n'aime pas l'effet de cette phrase, semblable à une traduction mauvaise et datée, mais il a conscience d'être impuissant : après tout, les rêves sont la traduction d'une traduction, et la sienne est rapide, pressée par la crainte que les rêves commencent à s'effacer, qu'ils se mettent à rêver et oublient qui les a faits en le précipitant dans l'oubli) car à présent c'est Elle qui marche dans sa direction. Quand Elle marche, Elle a l'allure de certaines femmes qui paraissent courir au ralenti. Et Elle lui sourit, mais ce sourire est terrible : forcé, semblable à ceux des têtes de morts ravies. Un de ces sourires à la bouche ouverte qui prennent une inspiration, pareils à ceux qu'ont les artistes de natation synchronisée avant de replonger et d'esquisser sous l'eau un sourire hermétique aux dents serrées qui leur évite de se remplir d'eau et de couler.

Elle ouvre les bras et la bouche, et il a l'impression de voir commencer à se former au fond de sa gorge ces mots qu'il aimerait tant entendre, mais qu'elle ne doit pas prononcer ici et maintenant, car les dire, leur donner un son et les propulser dans l'air, équivaldrait à mettre un terme à toute l'histoire.

Il ferme donc les yeux, là, pour ne pas les voir, et les rouvre ici, loin, dans un endroit où il ne peut plus les entendre.

Il avance vers Elle et ses pas s'interrompent * (encore la même phrase : l'horreur à l'idée qu'en plus d'avoir des rêves récurrents, les écrivains rêvent avec des phrases récurrentes, tournées et rêvées d'une manière qui leur déplaît) car il ressent une terrible douleur, d'abord au bras gauche, puis à la poitrine, mais peu importe dans la mesure où cette souffrance le fait s'effondrer devant Elle. Il reprend

ses esprits dans l'ambulance, très heureux de constater qu'Elle n'est pas avec lui, qu'Elle ne lui prend pas la main pendant le trajet. Il y a de la beauté dans le fait que les voitures, les autobus et même les ambulances vides se déportent pour laisser passer la lumière rouge, vive et hurlante de son amour pour Elle qui, heureusement, n'est pas là. Réjoui, il continue d'agoniser en se sentant plus vivant que jamais.

Il avance vers Elle et ses pas s'interrompent * (beurk, il n'a plus l'intention de dire quoi que ce soit à ce sujet), et, à présent, le Garçon Manga et Freak Batman ont l'aspect ultime – qui rappelle un croquis inversé du portrait signé, celui auquel on n'accède qu'après avoir terminé l'œuvre – caractéristique des malades en phase terminale. Les yeux las, conscients de tout ce qu'ils ne verront pas, ces rides jeunes uniquement présentes sur les visages des personnes qui n'auront pas la possibilité de vieillir, la tête glabre à la peau davantage rougie par les effets de la lune que par ceux du soleil.

Il s'arrête au rayon des livres d'occasion et ouvre un ancien abrégé de conseils pour jardiniers amateurs ; d'entre ses pages tombe ce qui ressemble à un vieux manuscrit tatoué de chiffres et de signes cabalistiques. D'une manière ou d'une autre, il comprend qu'il s'agit d'une formule capable de soigner toutes les maladies de ce monde. Elle aussi le devine, car Elle fond sur lui, en pleurs, émue par l'importance de sa découverte, les yeux si écarquillés qu'il se croit obligé de faire de même au point de les sentir craquer sous l'effort. Leurs yeux ouverts comme des bouches s'ouvrant pour un baiser.

Il avance vers Elle et ses pas s'interrompent car elle va droit vers lui et lui flanque une gifle. La meilleure qu'il ait jamais reçue de sa vie. * (Une gifle en gros plan, estampillée «Âge d'Or d'Hollywood»). Elle est une marque tatouée sur sa joue. Si forte qu'il fait un faux mouvement de la tête qui lui vaudra de passer le reste de la journée, ravi, avec une affreuse douleur au cou. Mais il comprend cependant qu'il y a de la passion dans cette gifle. Des raisons se cachent derrière et il est préférable de ne pas chercher à les connaître, si bien qu'il sort de là pour entrer n'importe où ailleurs. Dans une librairie où Elle travaille, par exemple.

Il avance vers Elle et ses pas s'interrompent quand il découvre que là, très exactement au milieu de la librairie, il est nu. Peu importe – le garçon et le jeune homme n'en croient pas leurs yeux –, car Elle sourit et commence Elle aussi à se dénuder. Elle s'assoit sur le comptoir, croise les jambes, enlève une chaussure, et son pied nu vaut davantage que cent corps entiers nus, frontaux et totaux. Alors il ouvre les yeux, non pour la voir plus et mieux, mais pour cesser de la voir, et il se réveille.

Il avance vers Elle et ses pas s'interrompent car Homero marche dans sa direction, depuis le rayon des best-sellers, et l'accuse d'avoir subtilisé des livres. Il s'échappe vers la sortie et laisse derrière lui, tombés des poches secrètes de son manteau spécial-pour-voler-des-livres, plusieurs tomes des œuvres complètes d'un auteur qu'il idolâtre, mais dont on ne peut se procurer les ouvrages parce qu'ils n'ont jamais été écrits, car cet auteur n'existe pas du côté de la vie qui n'est pas un rêve.

Il avance vers Elle et ses pas s'interrompent car des cris et des chansons s'élèvent et, dehors, tout le monde s'embrasse et s'étreint parce que, oui, le gouvernement dictatorial et dynastique est enfin tombé. C'est la fin d'années et d'années sous la bannière et les bottes d'un seul et même nom. Elle et lui savent qu'il est de mise d'étreindre et d'embrasser la personne la plus proche, mais ni Elle ni lui ne comptent se jeter dans les bras du Garçon Manga ou de Freak Batman. C'est pourquoi il décide de partir en courant, de s'éloigner au plus vite de cet endroit, et il se fraie un passage parmi ceux qui s'embrassent, s'étreignent et renversent des statues de bronze sur les places et dans les parcs. Ils les désarçonnent pour que grandissent ensuite sur leurs socles, rien n'est parfait, d'autres statues de bronze, les bras en l'air, levés vers nulle part, mais convaincues que nulle part est très exactement dans cette direction.

Là.

Il avance vers Elle et ses pas s'interrompent car un bruit terrifiant monte de la rue. Une rumeur cataclysmique descendue des hauteurs. Elle et lui sortent, unis par la peur et la curiosité * (la curiosité et la peur sont deux puissants accélérateurs des relations humaines et, tout à coup, Elle et lui sont des inconnus qui se connaissent à la perfection), et voient des gens courir, des voitures s'entrechoquer et, dans le ciel, ce qui s'apparente tout d'abord à un nuage de métal se révèle être un vaisseau de fabrication interplanétaire. La grâce de ses courbes, l'élégance de ses lumières ne sont pas de ce monde, songe-t-il. Les êtres humains ne sont pas encore prêts à imaginer et à réaliser des objets pareils.

Le vaisseau se pose avec légèreté – comme un insecte sur une fleur – et deux créatures transparentes en descendent. Elles s'approchent de lui et d'Elle avec des sourires sages, et grâce au débit muet et télépathique de leurs pensées, elles leur expliquent qu'elles sont venues sauver l'humanité, mettre un terme à tous les maux et à tous les méchants de cette planète. La seule chose qu'elles demandent en échange – après avoir étudié les Terriens pendant des années –, c'est qu'Elle et lui les rejoignent, montent dans le vaisseau et les accompagnent dans leur monde. Les extraterrestres leur disent qu'ils sont les humains les plus parfaits qu'ils ont jamais vus, qu'Elle et lui sont faits pour être ensemble et exporter le meilleur de leur espèce aux confins de l'univers. «Vous êtes les nouveaux fondateurs d'une nouvelle histoire, ajoutent-ils. Les deux premiers noms du premier chapitre, et vos enfants suivront notre exemple et notre amour sur une nouvelle Terre sans guerres ni maladies. Tel est le prix à payer pour que nous empêchions les millions d'habitants de cette vieille Terre condamnée de poursuivre leur chemin vers l'autodestruction.»

Elle et lui se regardent en souriant, et, avant qu'il ne soit trop tard * (en songeant qu'une chanson préférée dont il a oublié le titre s'enrichit d'aspects de l'histoire d'un roman préféré dont le titre lui échappe), il s'oblige encore une fois à ouvrir les yeux, à se remémorer.

Il avance vers Elle et ses pas s'interrompent car Elle avance vers lui et ils s'arrêtent face à face, sans rien dire, se regardent dans un silence bizarre comme un feu glaçant ou une neige ardente. Ici, le

problème consiste à savoir qui des deux osera briser l'étrangeté de ce silence – si éloquent – pour dire ce qu'il n'est possible de dire qu'une seule fois. Prononcer ces mots endormis qui, une fois réveillés, ne pourront plus jamais fermer les yeux. Ces mots invisibles dans un silence qui – contrairement à ce qu'on affirme à tort sur la visibilité spatiale de la Grande Muraille de Chine –, est *parfaitement* visible depuis la Lune. Parce que ce silence est la plus grande structure jamais construite par l'homme et la femme, par un homme et une femme.

Le voir.

Ouvrir les yeux.

Le voilà.

Il n'est pas facile d'ouvrir les yeux, d'interrompre le cours des rêves au moment exact où Elle et lui s'apprêtent à s'unir pour toujours.

Cela lui a demandé un entraînement pénible, une programmation ardue.

Cela n'a pas été simple, mais c'était indispensable.

Qu'il se réveille juste avant qu'Elle commence à l'aimer en rêve dépend de l'éventualité qu'Elle ait pu l'aimer un jour dans sa vie éveillée, pense-t-il.

Il l'a déjà dit, mais ce n'était peut-être pas tout à fait clair.

Ou alors si clair qu'on ne l'a pas compris.

Cela arrive avec les déclarations simples et les rêves compliqués : les gens se méfient de leur simplicité et les écartent sans les considérer comme des entités complexes, et c'est alors que les problèmes commencent.

Dans le doute, il juge préférable de le répéter :

Il a le pouvoir de faire en sorte que ses rêves ne deviennent pas réalité.

Alors évidemment, songe-t-il, c'est la partie et l'instant où beaucoup vont sourire de cet air charitable davantage inspiré par le mépris que par le chagrin, pour dire : « Et en quoi est-ce nouveau ? Moi aussi, j'ai le pouvoir de faire en sorte que mes rêves ne deviennent pas réalité. »

Il insistera donc :

Il a le pouvoir de faire en sorte que ses rêves ne deviennent pas réalité.

Et il ajoutera ce qui suit, qu'il a du mal à dire et à mettre par écrit, car il est difficile d'avouer certains faits :

Quand il affirme qu'il a le pouvoir de faire en sorte que ses rêves ne deviennent pas réalité, cela signifie que tout ce qu'il rêve ne surviendra jamais. Ses rêves ont toujours trop sommeil pour se réveiller et devenir vrais. Tout ce qu'il rêve est automatiquement biffé du cours de son histoire et de l'histoire éveillée de l'humanité. C'est un pouvoir absurde, impossible à prouver à des seconds et à des tiers.

Un jour – avec quelques verres dans le nez – il a confié à une connaissance : « J'ai le pouvoir de faire en sorte que mes rêves ne deviennent pas réalité. » Son ami l'a regardé comme s'il était idiot et il a rétorqué : « Moi aussi. »

Il s'est donc mieux expliqué : il ne risquait pas d'avoir une crise cardiaque, de se retrouver nu dans la librairie où Elle travaille, d'être poursuivi pour avoir volé des livres ou de se faire gifler par Elle.

Il ne découvrira pas davantage la formule pour soigner tous les maux du monde, et ce monde ne sera pas sauvé par la sympathie d'extraterrestres lyriques ou invasifs, de ceux qui attendent qu'on s'endorme pour voler notre corps, le remplacer et le dupliquer dans notre sommeil. La dictature qui enfonce et enterre son pays ne sera jamais vaincue.

Ceux qu'il évoque ici ne sont qu'une poignée de ses rêves. Un petit échantillonnage de variations – des centaines, des milliers ; certaines nuits, il peut en avoir cinq – où les bonnes nouvelles sont sans cesse avortées, mortes par la force et la volonté d'un éventuel nouvel amour en période de gestation permanente et, jusqu'à preuve du contraire, sans date de naissance déterminée.

On lui demandera alors de quoi il rêvait avant de la connaître, et il répondra qu'il ne se rappelait pas ses rêves et ne se souciait pas de se les rappeler. Il n'est pas responsable de ce qui aurait pu arriver ou cesser d'arriver avant qu'il se mette à rêver d'Elle. Ou si. Mais cela le préoccupe bien moins que ce qui est survenu tout court ou dans les rêves qu'il se rappelle, ceux où Elle intervient.

Il ajoutera qu'il ne s'est pas écoulé une seule nuit sans que le plaisir de rêver d'Elle ait signifié la mort d'une mauvaise nouvelle. Les rêves où il a une crise cardiaque, vole des livres, se retrouve nu ou reçoit une gifle sont rares ; les rêves sublimes sont plus nombreux.

Hier, il a rêvé que, pendant qu'il était dans la librairie, les crieurs de journaux vendaient des éditions spéciales sur la capture d'un tueur en série qui, par sa faute, il le regrette, ne sera jamais arrêté.

On le traitera de misérable et de canaille * (le taxer simplement de canaille et de misérable lui paraît insuffisant / trouver des synonymes plus percutants), et il répondra qu'en effet, c'est possible qu'il le soit. Mais il n'a rien demandé. Ce pouvoir en incubation pendant neuf mois, lui flottant dans le ventre de sa mère suspendue dans le hamac du coma, n'est pas une chose dont il a rêvé. Il n'a jamais voulu être un héros, d'autant moins un héros secret. Il n'a pas sollicité cette trop grande responsabilité (qui l'obligerait à se soumettre au terrible et constant exercice consistant à ne pas rêver de certains faits positifs afin de ne pas mettre en échec la possibilité qu'ils surviennent, ou à s'imposer de rêver d'événements terrifiants pour qu'ils n'arrivent jamais). Pas même en rêve. En outre, il est persuadé que s'il parvenait à maîtriser cette discipline, il ne vivrait pas longtemps. Ses neurones résisteraient à ces chaînes et, très vite, une fête fleurie de tumeurs rebelles et inopérables battrait son plein.

Il a donc choisi une voie plus modeste, plus intime : refuser qu'Elle l'aime en rêve pour que – qui sait – son amour l'atteigne un jour, réveillé, tandis qu'à l'extérieur, partout, le monde continuera de se suicider au ralenti, sans hâte ni pause, et que lui, au même moment, permettra à ses cauchemars insomniaques de devenir réalité.

Ça y est.

Il l'a dit.

Il l'a avoué.

Il a le pouvoir de faire en sorte que ses rêves ne deviennent pas réalité.

Eh oui, vous aussi.

Mais non.

Ce n'est pas le même pouvoir, pas la même chose.

Et tout cela – son sommeil tissé de rêves –, il s'apprête à le vendre, maintenant, à l'Onirium.

Le voilà, il arrive comme dans un rêve, passant de scène en scène, d'un *stage* endormi à un autre, plus éveillé, montant à la surface, si difficile à interpréter.

Interpréter les rêves lui a toujours semblé relever de la même absurdité qu'essayer de confectionner des draps et des couvertures avec des toiles d'araignée. Il suppose – cela lui vient à présent à l'esprit – qu'un des moments les plus conséquents, les plus secrets de l'histoire de l'humanité, a eu lieu lorsqu'un homme ancien a annoncé et persuadé ses contemporains que les rêves ne constituaient pas une autre vie aussi vraie que la diurne, mais simplement une catharsis délirante, une purge nécessaire accomplie les yeux fermés. Seulement, cette grande certitude nous a peut-être fait perdre quelque chose, une chose importante, vitale et paisible.

Il y a un instant, il a ri et s'est moqué des dictionnaires et des livres de rêves. Ce qui ne signifie pas qu'il ne les a pas lus et étudiés à fond, tout comme – bien qu'étant athée et agnostique – il s'est toujours intéressé aux religions et aux textes sacrés, qu'il compare à des ensembles de données, des manuels de dés-instruction, des lieux où s'arrêter pour regarder les étoiles la tête inclinée, en lisant plutôt qu'en priant. Les textes sacrés étaient-ils réalistes ou fantastiques selon qui les lisait, qu'on y ait cru ou non ? Est-ce important ? Ce qui compte, c'est qu'en plus d'être théoriques, les dieux étaient pratiques.

Les dieux ont toujours utilisé les rêves comme une ligne directe pour communiquer leurs désirs, leurs commandements et leurs présages. Les rêves, semblables à un téléphone qui sonne dans la nuit et n'a pas son pareil pour susciter la peur. Particulièrement quand il nous réveille déguisé en réveille-matin, en machine ayant une volonté propre et des plans inquiétants * (inventé par un des hommes les plus détestés, c'est sûr, et les moins connus de l'Histoire : l'horloger américain Levi Hutchins, en 1787, pour s'aider à se lever à 4 h 00 ; mais on raconte que Platon en possédait déjà un doté d'un mécanisme similaire à celui de l'orgue hydraulique, afin de marquer le début de l'heure quand il donnait une conférence ; le moine bouddhiste Yi Jing avait de son côté conçu un instrument régi en fonction de la musique des étoiles, et dans son Paradis – chant XXIV, vers 10-18 – Dante Alighieri contemple déjà avec sa Béatrice, inexplicablement émerveillé, un type de réveil cosmique infernal composé de sphères, de roues et de lumières).